

Jean-Louis Étienne

DANS MES PAS



Paulsen

Photographie de couverture : © Joël Saget/AFP.

© Éditions Paulsen – Paris, 2017

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

JEAN-LOUIS ÉTIENNE
avec la collaboration d'Isabelle Marrier

DANS MES PAS

Extrait numérique



Paulsen

L'HOMME DEBOUT

Quand l'homme est-il devenu bipède ? C'est fascinant d'écouter un paléoanthropologue raconter la vie de nos lointains ancêtres à partir de fossiles, d'éléments osseux ou des traces de leurs activités. La découverte de nouvelles zones d'exploration et les progrès des moyens d'investigation scientifique permettent d'émettre diverses hypothèses qui ne font pas toujours l'unanimité et sont souvent remises en question par des découvertes plus récentes. Les premières traces de la bipédie remonteraient à six ou huit millions d'années.

Le passage à la verticalité s'est étiré sur des millions d'années, ce qui laisse une marge importante à de nombreuses et différentes interprétations. Les premiers scientifiques qui ont étudié la bipédie humaine ont d'abord pensé que le changement de milieu était à l'origine de cette évolution : sortis de la forêt pour entrer dans la savane, les australopithèques se seraient redressés afin d'élargir leur angle de vision et anticiper ainsi d'éventuelles agressions, ou repérer plus facilement leurs proies. En se redressant, ils impressionnaient leurs adversaires. Mais aujourd'hui, l'explication de l'individu devenant bipède sous la pression de l'environnement ne tient plus. L'homme n'est d'ailleurs pas le seul à utiliser la bipédie pour se

déplacer. Les grands singes, nos ancêtres communs, marchent régulièrement sur deux jambes, avec un style balancé qui leur est propre. La bipédie n'est donc pas une évolution propre à l'homme, mais un trait commun à tous les hominidés. Pour certains scientifiques, les données recueillies sur les os des articulations des doigts et des pieds semblent orienter vers un ancêtre commun, un primate de quinze millions d'années qui aurait marché avant de grimper et devenir arboricole.

Le sujet est donc loin d'être épuisé.

Nous avons tous en tête cette frise populaire représentant un singe à quatre pattes qui se redresse pour, peu à peu, devenir l'homme moderne, debout sur ses deux jambes. Cette image, qui date des années 1960, laisse entendre que l'évolution vers la bipédie, du chimpanzé à l'homme, serait une succession d'étapes. C'est bien trop simple.

Nous ne sommes pas une espèce de chimpanzé, même si nous partageons un ancêtre commun. *L'Homo sapiens* que nous sommes devenus est une ramification des branches distales de l'arbre généalogique dont le tronc commun serait nos ancêtres hominidés, qui avaient déjà l'apparence de l'homme il y a des millions d'années. Il s'est imposé en Europe mais d'autres découvertes mettent en évidence des fossiles d'espèces d'hominidés disparues.

Les enquêtes sur la bipédie s'appuient sur les vestiges osseux. La forme et la taille des os – un fémur long et des avant-bras courts – ont des chances d'appartenir à un bipède. L'inclinaison des articulations, notamment celle de la hanche, nous renseigne sur le redressement du bassin. La colonne vertébrale à quatre courbures amortit les oscillations verticales de la marche. Notre port de tête est unique : l'homme est le seul

animal dont la base du crâne est à angle droit avec sa colonne vertébrale. Autre élément important, l’empreinte laissée par l’insertion des muscles sur les os. La bipédie entraîne chez l’homme une augmentation significative des muscles fessiers, caractéristique propre au genre humain que Buffon, le père de la paléontologie au XVIII^e siècle, traduira par : « L’homme, c’est la fesse. »

Le redressement vers la bipédie exclusive a donc façonné l’homme de manière unique dans le genre animal. C’est le seul primate qui marche et court en gardant le buste droit, ce qui limite d’ailleurs sa performance à la course par rapport à n’importe quel autre quadrupède. L’homme est certes un animal lent, mais sa marche particulièrement stable et faiblement oscillante est plus performante, plus économe que celle des primates. En se redressant, les pattes avant de l’animal sont devenues les membres supérieurs de l’homme bipède. Libérés, les bras et les mains sont devenus disponibles pour mille activités : fabriquer des outils, construire... Ainsi la station debout serait à l’origine du développement des technologies modernes. Sans la bipédie, la main n’aurait pas acquis ce niveau d’expertise et n’aurait pas généré, en retour, l’ordonnancement de la pensée qu’induit le travail manuel. Aussi naïf qu’il puisse paraître, je suis attaché à ce constat qui vaut la peine d’être rappelé. Le geste bien fait n’est-il pas le prolongement d’une pensée bien ordonnée ? Nous en sommes là aujourd’hui : debout, agiles, l’encéphale bien rempli. Pour autant, savons-nous où nous allons ?

Au début du siècle dernier, les enfants participaient aux travaux agricoles, pratiquaient la chasse et la cueillette, on maintenait le corps en exercice pour subvenir aux besoins de

la famille. Aujourd'hui, la majorité des enfants vivent en milieu urbain et passent leur jeunesse assis à l'école, puis à l'université, à apprendre comment arriver à vivre dans le maelström de l'humanité. Les inventions techniques, robots, machines, moyens de transport soulagent de la peine notre appareil locomoteur – squelette, articulations, muscles – et accroissent les performances, la productivité, la rentabilité économique. Ces activités mentales demandent davantage d'administration, de réglementation, de bureaux d'études, de calculs économiques – de travail sédentaire en quelque sorte. Dans cet avenir de « cul-de-plomb », la marche est en passe de devenir un loisir. Après le succès de la station debout, voilà que nous entrons dans l'ère du bipède assis. À quoi ressemblerons-nous dans un lointain futur ? Limitons-nous à l'imaginer dans ce siècle. « La faculté de marcher découle de transformations anatomiques qui, chassant le genre humain du règne animal, l'ont propulsé à la place solitaire de maître du monde¹. » En a-t-on réellement pris la mesure ?

1. Rebecca Solnit, *L'Art de marcher*, Actes Sud, coll. Babel, 2004.

SEUL, DEBOUT

J'étais le seul de la famille à détester la plage. J'avais dix ans à peine et mes arguments ne pesaient pas lourd. Nous avions fait plus de 100 kilomètres pour ça ! Il fallait y aller. Zigzaguer parmi des corps avachis sous des couches de crème luisante pour étaler sa serviette sur un carré de sable libre m'était insupportable. L'accès à la mer pouvait relever du parcours du combattant. Retourner les seaux en plastique pour faire des châteaux de sable entre les guibolles des vacanciers avait ses limites.

J'avais dix ans et je m'ennuyais ferme. M'inscrire au Club Mickey était la pire insulte que l'on puisse me faire. La perspective d'une course en sac ou toute épreuve du même tonneau me rebutait. Je n'aimais pas gagner, j'aimais relever les défis que je me lançais. Écrasés de soleil, nous attendions la fin de la digestion pour nous jeter à l'eau. La baignade non plus n'était pas mon fort. Je n'aimais pas être en slip de bain, ma pudeur s'en offusquait. Que faire d'autre dans cette jungle de vacanciers ? Où étaient mes sœurs ? Je les cherchais parmi les groupes qui s'éclaboussaient au milieu des cris et des rires. Loin de les envier, je décidai de m'éloigner, l'esprit occupé

par mes ruminations. Pour bien marquer ma désapprobation, je me mis à marcher avec de plus en plus d'allant. J'avancerais sans but, mais je l'avais décidé. Mon pas et mon cœur s'allégeaient de concert. La foule des baigneurs et des parasols diminuait. En me retournant, je réalisais que j'avais déjà fait un bon bout de chemin. Un instant, j'hésitais. Non. Je n'y retournerais pas encore.

Au fur et à mesure que je progressais le long de la mer, je sentais ma mauvaise humeur céder le pas à une allégresse inattendue. Maintenant, la rumeur éternelle des vagues couvrait les piailllements des vacanciers. Le balancement de mes bras et le rythme de mes pas s'accordaient au rythme des vagues qui venaient lécher mes pieds. Je sentais les battements de mon cœur à l'unisson de l'instant. Le flux et le reflux sur le sable caressaient agréablement mes oreilles, l'eau s'enroulait autour de mes chevilles et me faisait du bien.

Au loin, je ne distinguais plus que des silhouettes tremblées entre les corolles vives des parasols épars. La plage s'étalait sur des kilomètres. Je me sentis seul entre un désert de sable et l'immense Méditerranée. Mon évasion devenait une conquête. Je ne rêvais ni du large ni de bateau, ni de longues traversées. La mer m'était encore un monde étranger.

En me retournant à nouveau, je ne reconnus plus la ligne des maisons sur la côte. Étais-je allé trop loin ? Je m'arrêtai et me tournai face au large. Ma poitrine s'emplit d'air, je pouvais embrasser le monde. Je fis volte-face. Ils m'attendaient, peut-être même me cherchaient-ils ? Un pincement au cœur me

signala le remords d'avoir inquiété mes parents. Je marchai dare-dare dans la trace effacée de mes pas. Je revenais. J'avais été libre. De cette découverte, je ne revins jamais.

L'APPEL DU CHEMIN

J'ai treize ans, et je suis malheureux bien que je ne me l'avoue pas. Nous avons déménagé de Vielmur, mon village, pour Castres, la grande ville, où ma mère a ouvert un petit commerce de confection. L'appartement, étroit, est à l'arrière de la boutique. Devant c'est le trottoir, en bordure de rue. Je ne vois plus la campagne. Je ne joue plus au foot. Il n'y a plus d'arbres dans ma vie. Je ne respire plus l'air des saisons. L'école m'ennuie, je deviens « mauvais » élève et silencieux. Le jeudi, il n'y a pas classe, mais où aller ?

Gérard est un voisin de ma rue. Auprès de lui, j'ai trompé ma tristesse en lui parlant de mon village. Les cabanes sur la route de Puylaurens, les radeaux sur le Bagaz, la pêche aux goujons. Et de mes chagrins aussi : les tourterelles apprivoisées que j'avais laissées à la garde de mon grand-père et qu'il a fini par manger, le grain lui coûtant trop cher. Là-bas, le jeudi, on jouait au foot avec les copains.

– Viens, on s'en va !

Nous ne songeons pas à arriver quelque part, seulement à partir. Nous remontons notre rue, puis une autre. Il fait doux.

Nous sommes en mai ou en juin. L'année scolaire touche à sa fin. Les journées sont déjà longues. Nous allons d'un bon pas, remontons les rues familières, puis d'autres qui le sont moins. Bientôt, il n'y a plus de trottoirs, les maisons se font rares, la ville est derrière nous. Nous marchons. Parfois, le silence se prolonge entre nous, nos pas s'accordent au même rythme, leur écho résonne et nous approuve. Les voitures ne sont pas si fréquentes et nous marchons côte à côte, au milieu de la route qui désormais file à travers la campagne.

- À ton avis, on a fait combien de kilomètres ?
- Je ne sais pas. On est loin, non ?
- Pas tant que ça...

À chaque pas, le paysage se déploie différemment. Nous nous mettons à désirer la côte suivante, le panorama qu'elle nous offrira à son modeste sommet. Bref coup d'œil en arrière pour considérer le chemin parcouru. Cette route, je la connais bien. Obéissant à une attraction muette, j'ai pris la direction de Vielmur. Sans réfléchir, irrésistiblement, sous l'emprise d'un magnétisme subtil, mes pas se sont orientés vers le pays d'enfance, celui de la liberté au grand air. Je me suis souvent interrogé sur cette attraction qui nous pousse, lorsque nous sortons faire un tour, dans une direction plutôt qu'une autre.

Quand la flânerie est sans but, quand il s'agit seulement de cheminer, de marcher une heure pour le simple plaisir de marcher, quelles influences nous déterminent ? Choisirons-nous de marcher dos au soleil ou face à lui ? Suivrons-nous d'instinct la rue qui descend plutôt que celle qui monte ? Chercherons-nous le fleuve ou lui tournerons-nous le dos ?

Préférerons-nous le quartier calme ou celui qui est animé ? Nous donnerons-nous un objectif, quitte à le dépasser, ou bien irons-nous d'emblée, sans but, habitant l'instant dans le simple mouvement de notre corps ? Nous promener au hasard nous rend subitement à une disponibilité archaïque, celle d'éprouver l'esprit des lieux.

- Quelle heure est-il ?
- Je ne sais pas.
- À ton avis, on est partis depuis longtemps ?

Une jubilation nous a saisis. La marche, c'est la mise en route d'une liberté et nous l'expérimentons tous les deux pour la première fois. Nous ignorions que cette capacité à nous évader irriguait nos jambes, que la clef des champs était à notre portée. Quelque chose d'intense et de bouleversant grandit en nous. Le bleu du ciel est plus intense, les sommets vallonnés de la montagne Noire à l'horizon et les arbres plus majestueux, les haies plus fraîches. Même la poussière qui colle à nos pieds et la chaleur qui dégouline entre nos épaules nous semblent nouvelles et délicieuses. Nous sommes VIVANTS ! Personne ne sait que nous sommes ici. Personne ne sait combien c'est beau et grand.

La route se poursuit de colline en colline. Nous marchons.

- Tu crois qu'il faut rentrer ?

Non, la lumière n'a pas encore diminué. Il sera bien temps de faire demi-tour tout à l'heure. Allons encore un peu plus loin. Revenir maintenant sur nos pas briserait l'élan. Nos pieds

seraient lourds et nos mollets douloureux dans l'autre sens ! Nous franchissons sans nous l'avouer les bornes que nous nous étions fixées dix minutes auparavant. Avancer. Encore. Un petit moment. On verra bien. La décision se prend à chaque pas. L'anxiété probable de nos mères, nous la devinons. Mais comme elle nous paraît lointaine ! Parfois, une voiture nous double, un Solex halète longuement, nous rattrape, nous dépasse. Un cycliste nous salue. Nous sommes fiers. Nous sommes entrés dans la confrérie secrète des piétons, celle à qui appartient le chemin que les autres ne font qu'emprunter.

Quand j'aperçus la première maison avant Vielmur, ce fut une délivrance. Sans chercher à aller quelque part, nous étions arrivés. Cette marche se révélait une fugue, une protestation avec mes pieds contre cette vie urbaine qui ne me convenait pas. « Je veux revenir à Vielmur. » Je ne l'avais jamais formulé, mais je l'avais fait. Une confiance inconnue était en train de germer en moi. La marche m'avait révélé la puissance du désir et de la volonté.

Nous avons treize ans et nous avons marché 13 kilomètres, sans eau ni halte, et voilà que la fatigue nous empoignait seulement maintenant, à peine dépassé le panneau indicateur. C'était fini. Ça avait duré une éternité et c'était pour toujours. Le quotidien reprenait ses droits. Il était six heures du soir. Nous nous sommes présentés à l'atelier de mon père, il était tailleur et travaillait avec son père.

– Qu'est-ce que vous faites là ? Et comment êtes-vous venus ?

– On a marché depuis Castres.

– Vous êtes venus à pied ! Et Maman vous a laissé partir ?

- Elle ne le sait pas.
- Mais vous êtes inconscients !

Mon père se précipita chez le mécanicien d'en face pour téléphoner, prévenir le magasin de cycles, voisin de la boutique de ma mère. Le remords de l'avoir plongée dans l'inquiétude et le souci de mon père furent un réveil brutal, un retour à ma réalité d'enfant. Pouvais-je avouer que tout simplement j'avais oublié Maman ?

TABLE DES MATIÈRES

<i>Prologue</i>	Mon inventaire des pas qui comptent	7
<i>Chapitre 1</i>	Tout au long de ma vie	9
<i>Chapitre 2</i>	Les premiers pas de l'homme moderne	11
<i>Chapitre 3</i>	L'homme debout	15
<i>Chapitre 4</i>	Seul, debout	19
<i>Chapitre 5</i>	L'appel du chemin.....	23
<i>Chapitre 6</i>	Le corps humain	29
<i>Chapitre 7</i>	La magie des cartes	35
<i>Chapitre 8</i>	De l'art de faire son sac.....	41
<i>Chapitre 9</i>	Marcher seul.....	45
<i>Chapitre 10</i>	Le bien-être en marchant	49
<i>Chapitre 11</i>	Marcheurs de nos campagnes.....	53
<i>Chapitre 12</i>	La joie partagée du chemin	59
<i>Chapitre 13</i>	Le Virgile de la nature.....	63
<i>Chapitre 14</i>	Marcher pour l'harmonie du monde	67
<i>Chapitre 15</i>	Marcher pour ne pas perdre le nord	73
<i>Chapitre 16</i>	« De quoi sont les pieds ? »	75
<i>Chapitre 17</i>	Ce héros magnifique.....	81
<i>Chapitre 18</i>	Sachez vous chausser	87
<i>Chapitre 19</i>	Les longues marches des empereurs.....	93
<i>Chapitre 20</i>	La force d'un acte simple	101
<i>Chapitre 21</i>	Ma voie est ce qui me fait.....	105
<i>Chapitre 22</i>	La marche mystérieuse des langoustes.....	109
<i>Chapitre 23</i>	Marche d'approche	113
<i>Chapitre 24</i>	Marche tragique	121
<i>Chapitre 25</i>	Marcher, coûte que coûte.....	129

Jean-Louis Étienne

DANS MES PAS

« Toute ma vie, j'ai marché. En ville, à la campagne ou durant mes expéditions. Je mesure aujourd'hui ce que la marche m'a apporté sur tous les plans, physique, mental, affectif. J'ai toujours en mémoire les émotions que la marche, à la juste mesure du temps, avive. De mes souvenirs d'enfance, mes expériences du grand dehors, mes lectures de médecin, je vous livre le récit des pas qui comptent dans cette forme de *vade-mecum* du marcheur. »

À travers une suite de récits vifs et personnels, Jean-Louis Étienne nous explique comment la marche, ce temps avec soi qui structure l'esprit, lui a permis de s'affirmer tout au long de sa vie et a fait de lui un homme libre.

19,90 € TTC (prix France)



9 782375 020203

www.editionspaulsen.com